

*Lise Gauvin, “Aventuriers et sédentaires.
Parcours du roman québécois”, Paris, Honoré Champion, 2012,
coll. “Unichamp Essentiel” n° 29, 243 p.
ISBN 978-2-7453-2413-9*

Essayiste, critique, nouvelliste, professeure émérite à l'Université de Montréal et ancienne présidente de l'Académie des lettres du Québec (2008—2009), Lise Gauvin interroge depuis longtemps la condition des littératures de langue française par le biais des stratégies langagières et des esthétiques que les écrivains francophones mettent en jeu¹. Dans sa monographie publiée chez Champion, elle explore le roman québécois selon deux perspectives qui relèvent de deux visions du monde : l'enracinement et le nomadisme. Pour Gauvin, plutôt que de faire une histoire du roman québécois, il s'agit d'offrir une piste de lecture qui tiendrait compte de cette double polarisation de l'imaginaire romanesque « s'inspirant à la fois des découvreurs, des aventuriers, des nomades [...] et des sédentaires fondateurs du territoire » (15). On comprendra que cette approche emprunte au célèbre essai de Monique Larue, *L'Arpenteur et le navigateur* (1996) où ces deux figures traduisaient le clivage inscrit dans le roman québécois depuis ses origines entre le besoin d'enracinement et celui d'errance. Or, tout au long de son ouvrage, plutôt que sur les conflits idéologiques ou esthétiques, Lise Gauvin attirera l'attention sur la dualité de l'imaginaire du roman québécois marqué par ces deux

¹ Parmi ses nombreux ouvrages qui s'y rapportent, il faut mentionner *Langagement. L'écrivain et la langue au Québec* (Montréal, Boréal, 2000), *L'écrivain francophone à la croisée des langues* (Paris, Karthala, 2000), *Fabrique de la langue. De François Rabelais à Réjean Ducharme* (Paris, Seuil, coll. « Points », 2004 et 2010), *Écrire pour qui ? L'écrivain francophone et ses publics* (Paris, Karthala, 2007), un collectif sous sa direction, *Les littératures de langue française à l'heure de la mondialisation* (Montréal, Hurtubise, coll. « Constantes », 2010), *L'imaginaire des langues — entretiens avec Édouard Glissant, 1991—2009* (Paris, Gallimard, 2010) et une récente anthologie, *D'un monde l'autre. Tracées des littératures francophones* (Montréal, Mémoire d'encrier, 2013).

tendances. Cela explique le choix du terme de « parcours » dans le sous-titre qui, au fil des chapitres, engagera activement à la lecture d'une diversité de thèmes, topoï et motifs récurrents, ou encore de « scénographies » (concept emprunté à Dominique Maingueneau et souvent utilisé dans le texte).

Dans son « Introduction », Lise Gauvin discute les notions de « littérature mineure » et de « postcolonialisme », les trouvant peu opératoires pour saisir le fonctionnement de la littérature québécoise. Selon elle, celle-ci ne peut pas être qualifiée comme l'expression d'une minorité (les Québécois forment une majorité parmi les francophones des Amériques) et, malgré certaines parentés avec d'autres littératures francophones, elle ne peut pas être désignée aujourd'hui comme post-coloniale (les Québécois sont des descendants des anciens colons et colonisateurs du Nouveau-Monde, et leur littérature ne signifie pas un contre-discours opposé à une ancienne métropole). À ces notions malaisées, elle préfère celle de « péricolonialisme » (12) qui indique un statut périphérique par rapport à l'ensemble de la francophonie et aux modèles littéraires coloniaux et postcoloniaux, signalant en même temps une relation complexe de « complicité / résistance » (13) face à la légitimation institutionnelle hexagonale.

Le livre est divisé en sept chapitres dont les problématiques s'éclairent mutuellement. Chaque chapitre expose d'abord l'enjeu principal avant de proposer une étude de cas à partir des romans choisis. Le premier chapitre, « Questions de langue ; variantes et variations » interroge la problématique de la langue d'écriture et le statut de la langue parlée dans le discours littéraire. Ce qui intéresse ici l'essayiste, ce sont les positions idéologiques et esthétiques face au sentiment exacerbé de la langue qui traduit la « surconscience linguistique » de l'écrivain québécois. La langue devient un véritable thème ou métadiscours qui hante la littérature québécoise qui depuis le XIX^e siècle (Octave Crémazie) jusqu'à la période post-référendaire des années 1980, mettant en jeu la dialectique de la norme (hypercorrection et conformité au modèle universaliste du français) et de l'écart (recherche de légitimation du parler québécois, de l'authenticité de l'expression et de la distinction). Gauvin parle ici du « passage du tourment de langage à l'imaginaire des langues » (41), en observant toute une série de déplacements dans la thématisation de la langue par les romanciers qui abandonnent progressivement leur crispation identitaire face au vernaculaire québécois en faveur des formes plus complexes : intégration du français littéraire et de l'oralité dans les romans de Michel Tremblay ; mixité du français archaïque, de l'anglais et du latin chez Jacques Ferron, inventivité verbale chez Réjean Ducharme, le ludisme langagier chez Yolande Villemaire et Francine Noël, le plurilinguisme chez Jacques Poulin.

Dans le second chapitre, « Le romancier et ses doubles : écrire disent-ils », l'attention est portée sur la représentation de l'écrivain, d'abord comme personnage, ensuite comme écrivain fictif, ce double du romancier aux prises avec l'écriture. L'essayiste examine une série d'attitudes ambivalentes qui, depuis les

romans déjà classiques de Gérard Bessette, Hubert Aquin, Réjean Ducharme, Jacques Godbout, jusqu'à ceux de Michel Tremblay, Madelaine Monette et Yvon Rivard, ne cessent de mettre en scène l'écriture pour mieux la remettre en cause et montrer le rapport problématique (de complicité et de distance ironique) entre l'écrivain et son lecteur. Le troisième chapitre «Aventuriers et sédentaires : l'héritage du conte» approfondit la réflexion initiale sur les deux pulsions ou représentations imaginaires, celle de l'enracinement et d'errance dont les articulations romanesques montrent parfois des points de convergence. Comme dans les chapitres précédents, Lise Gauvin commence à débusquer la «séduction de l'étranger» présente déjà dans les romans de la terre de la première moitié du XX^e siècle – *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon, *Trente arpents* de Ringuet, *Le Survenant* de Germaine Guèvremont – pour en montrer la filiation, sous forme de réécriture du motif du «Diable à la danse», des figures donquichottesques ou du mythe de Robinson, dans *Kamouraska* d'Anne Hébert, *Don Quichotte de la démanche* de Victor Lévy-Beaulieu, mais aussi chez les romanciers post-modernes comme Jacques Poulin (*Les Grandes Marées*, 1978), Louis Hamelin (*La Rage*, 1989), Monique Larue (*L'Œil de Marquise*, 2009) et Nicolas Dickner (*Tarmac*, 2010). Le chapitre quatrième, «'Comment peut-on être Montréalais' : une ville et ses fictions», explore les fictions urbaines qui mettent en scène Montréal. À une première isotopie dysphorique, visible dans les années 1940—1960, qui montre la métropole québécoise comme «ville inhumaine» ou «ville des autres» (de *Bonheur d'occasion* et *Alexandre Chenevert* de Gabrielle Roy aux romanciers de *Parti pris* comme Jacques Renaud, André Major, Laurent Girouard), succède, à partir des années 1970, une représentation moins angoissée et plus identitaire où Montréal fait figure d'une ville réappropriée. Cette reconquête de la ville s'opère souvent sur un mode festif ou ludique, comme dans le cycle romanesque «Chroniques du Plateau Mont-Royal» de Michel Tremblay, dans *le Matou* (1981) d'Yves Bechemin, *La Vie en prose* (1980) de Yolande Villemaire ou dans *Maryse* (1983) et *Myriam Première* (1987) de Francine Noël. Une attention particulière est consacrée ici aux divers visages de certains quartiers montréalais donnés par les écrivains de la migration comme Régine Robin, Dany Laferrière ou Émile Ollivier. Le cinquième chapitre, «Il était une fois dans l'ouest : les road novels québécois», discute les romans des voyages qui, depuis les années 1980, proposent une traversée de l'Amérique (Jacques Godbout, *Une histoire américaine*, 1986 ; Jacques Poulin, *Volkswagen Blues*, 1988 ; Monique LaRue, *Copies conformes*, 1989) ou celle du Canada depuis Montréal (Nicole Lavigne, *Un train pour Vancouver*, 1994 ; Louis Hamelin, *Le Joueur de flûte*, 2001) ou encore un déplacement par un ailleurs européen (Louis Gauthier, *Voyage en Irlande avec un parapluie*, 1984 ; *Le Pont de Londres*, 2000) ou transaméricain (Nicolas Dickner, *Nikolski*, 2005). Dans tous les cas de figure, remarque Gauvin, le voyage est une quête, un détour initiatique, «une traversée de l'espace qui permet la (re)-découverte de soi et de son monde intérieur» (157).

Le sixième chapitre, « Théories-fictions, autofictions, romans-poèmes et territoires du féminin », regroupe les textes des femmes, romancières, poètes, théoriciennes, depuis la révolution féministe des années 1970 (Nicole Brossard, Suzanne Lamy, France Théoret, Madelaine Gagnon, Louky Bersianik) jusqu'aux formes pratiquées dans les dernières décennies : l'autofiction (Régine Robin, Nelly Arcand, Marie-Sissi Labrèche), les récits poétiques et intimes (Élise Turcotte, Louise Dupré, Lise Tremblay) et ceux de filiation (Suzanne Jacob, Catherine Mavrikakis, Marie-Célie Agnant). Parmi les questions abordées, notons la mixité des genres contemporains (roman, autobiographie, essai, poème), la réécriture ainsi que la réflexion sur le langage et ses modulations qui traduit souvent la présence d'un sujet femme. Le dernier chapitre (le septième), « Ces 'étrangers du dedans' : l'écriture dite migrante », fait écho au troisième, portant sur les figures d'écrivain dans le roman, mais la forte présence des personnages en instance d'écriture est discutée ici chez les romanciers québécois « venus d'ailleurs », à la lumière de l'« effet d'exil » qui traverse leurs récits. Une attention particulière est portée de ce point de vue à *La Québécoise* (1983) de Régine Robin, aux romans d'Émile Ollivier (avec une analyse approfondie de *La Brûlerie*, 2004) et de Dany Laferrière (chez qui la réflexion sur l'écriture est une constante). D'autres figures analysées, celle d'« écrivain traducteur » (chez Marco Micone), d'« écrivain épistolier » dans *Lettres chinoises* (1993) de Ying Chen ou d'« écrivain peintre » dans plusieurs récits de Sergio Kokis, mettent en évidence la richesse des enjeux liés à la représentation de l'écriture et de la langue chez les romanciers migrants.

Un des grands apports de l'ouvrage de Lise Gauvin est de proposer une variété de trajectoires, appuyées sur des microanalyses des textes, qui rendent manifeste l'hétérogénéité de formes, de thèmes et de poétiques du roman québécois depuis 1945 à nos jours. La perspective adoptée, attentive aux questions esthétiques et historiques ainsi qu'aux aspects individuels et institutionnels reliés à la langue d'écriture, permet d'observer derrière les problématiques majeures d'enracinement et de nomadisme, des croisements explicites et des intersections plus souterraines qui s'avèrent primordiales pour comprendre et interpréter l'originalité du roman québécois vis-à-vis de l'ensemble des littératures francophones contemporaines.

Józef Kwaterko
Université de Varsovie